

Conte arabe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 28

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du bout du menton au bout de la tête.

Adieu surtout la confiance et la tranquillité dans le cœur des femmes de tous ces pompiers, qui, sitôt leurs exercices terminés, se dirigent sans faux mouvement vers les auberges du village.

Pauvres femmes ! elles soupirent en pensant à ce que la fin de la journée pourrait bien leur amener.

C'est tout ce que pouvait faire madame Louise, ma voisine, le soir de la dernière Ascension, soupirer !...

Depuis plusieurs heures déjà, elle était sans nouvelles de son mari et un grand souci faisait battre son cœur, car elle savait, l'expérience aidant, que les séjours à l'auberge de son seigneur et maître amenaient généralement éclats de tonnerre et tout l'accompagnement d'un cyclone en règle. Aussi, pour rendre à ses poumons l'air qui, par moments, semblait leur manquer, se mettait-elle souvent à la fenêtre pour mieux respirer.

Malgré la nuit qui s'avavançait, elle eut le plaisir de voir passer une de ses amies faisant aller devant elle une poussette dans laquelle dormait un bébé :

— Eh ! c'est vous, Adèle !... qu'il y a pourtant longtemps que je ne vous ai vue !... Que faites-vous encore dans notre coin à ces heures, vous qui sortez si rarement ?

— Eh bien ! j'ai pensé comme ça : si tu allais un peu par le village avant de mettre coucher le petit, tu pourrais peut-être entendre où ces pompiers se tiennent, car j'aime assez savoir où est *le nôtre*, et à présent je suis au courant : ils sont chez Alexandre, au haut du village.

— Alors, nous voilà belles ! quand ils sont là, ils n'ont plus ni parents ni amis ! Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir là pour tant les retenir : quand ils y sont installés, je crois qu'ils ne remueraient pas même si l'on sonnait au feu !

— Oh ! pour ce qui est de se remuer, je vous assure qu'ils ne s'en privent pas : quand j'ai passé devant l'auberge, j'ai entendu un tapage à vous fendre les oreilles... Peuvent-ils parler, ces hommes, et crier, et taper sur les tables !... Ah ! si c'était nous !...

— Comment ! ils tiennent un pareil train ? Est-y possible, qu'allons-nous encore voir, aujourd'hui ?... Pauvre Louise, ce n'est pas pour rien que le cœur me bat d'une Ascension à l'autre ! Ah ! cette pompe !

M^{me} Adèle craint l'air du soir pour son garçon et s'éloigne avec sa poussette, mais le visage bouleversé de son amie lui a fait de la peine, aussi, elle se retourne au bout d'un instant et lui crie d'une voix encourageante :

— Enfin, vous savez, Louise ! c'est

vrai qu'ils font un rude vacarme, mais ils ne se battent pas encore !

Le triomphe des épinards.

Sous ce titre, le journal *Le Temps* publie une intéressante chronique sur l'alimentation, à laquelle nous empruntons ces quelques renseignements utiles à connaître :

Lorsque les gens s'étiolent et s'anémient dans notre existence surchauffée, on leur dit : « Prenez du fer, buvez de l'eau ferrée ! » Le principe est traditionnel. Nos pères, déjà, mettaient de vieux clous dans une bouteille et préparaient ainsi artificiellement de l'eau ferrugineuse. Puis sont venues les préparations pharmaceutiques les plus savantes. On les a achetées, on les a bues. Comme on se félicitait à la ronde de ce progrès, des sceptiques ont dit : « Arrêtez-vous ; de tout ce fer que l'on absorbe, il ne reste rien dans l'organisme ! » A qui se fier ?

M Gabriel Viaud a voulu en avoir le cœur net : il s'est livré sur ce sujet à des recherches méthodiques :

Il arrive tout d'abord à cette conclusion que l'on n'emmagasine pas comme on veut du fer dans son organisme. Ce sont vraisemblablement le foie et la rate qui se prêtent à cet approvisionnement dans des conditions spéciales et lorsqu'on a soin de les tenir en bon état. Le foie, notamment, retient le fer ; il le cède peu à peu au courant sanguin, lequel l'élimine principalement par la surface intestinale ; quant à l'estomac, il sert de transmetteur, mais son rôle se borne là ; il ne se livre pas à la chimie métallurgique.

Nous naissons tous avec une petite provision de fer qu'il nous appartient d'entretenir sagement par les pratiques de l'hygiène, de la sobriété et d'une nourriture appropriée.

Que faut-il donc manger pour entretenir sa provision de métal organique ? Que faut-il surtout faire manger aux jeunes enfants ! La viande est secondaire : les préparations ferrugineuses sont indigestes. M. Viaud décerne la palme au lait qui contient 2,3 de fer par 100 grammes de matière sèche, aux lentilles contenant 9,5 de fer, au jaune d'œuf dont la teneur est de 10,4. Les épinards, malheureusement laxatifs, contiennent l'étonnante proportion de 32 à 39 grammes de fer par 100 grammes de matière sèche, 40 % de fer ! Qui se serait douté de cette extraordinaire composition des épinards ?

Pour ce qui concerne l'acide phosphorique, de même que pour le fer, la teneur du blé, des fèves, des pois et des haricots, est fort supérieure à celle de la viande. Le haricot arrive bon premier comme teneur en acide phosphorique, surpassant le bœuf de la meilleure qualité, ainsi que la viande de porc et de gibier ! Ces constatations scientifiques paraissent donner raison aux théories des végétariens ; mais il faut leur objecter que la dentition de l'homme est, partiellement, celle d'un carnivore. L'homme est donc partiellement carnivore par destination, avec la stricte indication dentaire de mélanger des légumes à son alimentation. Il ne saurait s'y soustraire sans commettre une véritable erreur alimentaire. Ainsi, malgré la remarquable composition ferrugineuse des épinards, malgré le triomphe des haricots, en dépit du succès des

pois cassés, ne comptons pas exclusivement sur eux pour nous donner des hercules : *In medio stat virtus !*

Mort d'un nain. — Il vient de mourir un Américain, un général qui, au lieu de tambours, n'a fait que battre la grosse caisse de la réclame, un nain qui a connu toutes les grandeurs.

Le général Tom Pouce, de son vrai nom Charles Stratton, fut une des créations du légendaire Barnum, un des deux ou trois hommes de ce siècle qui aient bien compris la profondeur de la bêtise humaine.

Après avoir amassé quelques milliers de dollars à montrer à ses compatriotes Josa Heth, une négresse de cent soixante ans, qui aurait pu être la nourrice de Washington, la sirène des îles Fidji et le cheval laineux, Barnum vint récolter des louis et des livres sterling en France et en Angleterre en exhibant Tom Pouce, qui obtint un succès dont rien ne peut donner l'idée.

Qui ne se rappelle l'histoire du célèbre notaire qui avait fait trois cents lieues pour voir Tom Pouce ? Les représentations étaient terminées ; mais on dit à ce brave tabeillon qu'il aurait quelque chance de trouver Tom Pouce à l'hôtel où il était descendu.

Notre homme court à l'hôtel, demande le général, monte, frappe à la porte.

— Entrez ! répond une voix de stentor.

— Monsieur, je désirerais voir le général Tom Pouce.

— C'est moi, monsieur.

Le notaire est interloqué. Celui qui lui parle est, en effet, un géant de six pieds, qui porte une moustache formidable...

— Mon Dieu, monsieur, je vous demande pardon, mais on m'avait dit que vous étiez d'une taille lilliputienne.

— En public oui, monsieur ; mais, quand je suis seul, je me mets un peu à mon aise, vous comprenez.

— Parfaitement, monsieur, je comprends, balbutia le visiteur, qui s'en alla tout rêveur.

Le général Tom Pouce était parti de la veille pour une ville voisine, et c'était un général de cavalerie qui occupait, ce jour-là, la chambre du célèbre nain.

Conte arabe.

Un Arabe, dont le coffre-fort était mieux garni que la cervelle, épousa, pour ses beaux yeux, sa jeune cousine. Le jour des noces, il régala de son mieux ses parents et amis.

Lorsque, très tard dans la soirée, il accompagna ses hôtes jusqu'à la porte de la maison, il oublia de fermer celle-ci, tant il avait hâte de rejoindre son épouse.

Quand ils furent seuls : « Mon cher ami, lui dit-elle, va donc fermer la porte. »

— Ce serait bien drôle que je le fisse, répliqua-t-il. Suis-je donc changé en serviteur, maintenant que je t'ai introduite sous mon toit ? Pas de ça, ma chère ; vas-y et ferme-la.

— Ah ! vraiment, répartit l'épousée, suis-je donc jeune, jolie, parée de broderies et de bijoux, simplement pour fermer la porte du logis?... Ta tête déménage sûrement, si tu te figures cela ; mais, sais-tu, reprit-elle après un moment de réflexion, nous allons faire une gageure. Le premier de nous deux qui prononcera une parole sera celui qui fermera la porte.

— Soit, dit le mari en riant dans sa barbe à la pensée d'une femme gardant le silence.

Deux heures se passèrent, et voilà que des voleurs aperçurent la porte ouverte. Ils entrèrent dans la maison. Le couple muet entendit bien leurs pas, mais ni l'un ni l'autre n'ouvrirent la bouche. Les voleurs arrivent jusque dans leur chambre ; et, en voyant ce couple silencieux, insensible à tout ce qui se passait, ils font main basse sur toutes les choses précieuses qu'ils trouvent dans l'appartement, enlèvent aux deux époux leurs bijoux et jusqu'aux tapis sur lesquels leurs pieds sont placés. Puis ils s'en vont tranquillement, comme de très honnêtes voleurs doivent le faire.

Ni le mari, ni la femme n'avaient remué les lèvres, de peur de perdre la gageure.

La nuit s'avancait, lorsqu'un chef de police vit la porte ouverte et entra. Après avoir parcouru toute la maison sans rencontrer un être vivant, il finit par arriver dans la chambre nuptiale et demanda aux deux époux, momentanément changés en statues, ce que tout cela signifiait.

Pas de réponse.

Le chef de police n'entendait pas qu'on se moquât de lui et sans autre forme de procès, ordonna de couper la tête à ces deux momies.

Le bourreau tirait déjà son glaive pour décapiter le mari, par lequel il voulait commencer, quand la jeune femme s'écria :

— Arrêtez, barbare ! c'est mon mari et, par Allah ! je ne veux pas qu'on y touche.

— Ah ! ah ! exclama l'époux en souriant et en se frottant les mains, maintenant va fermer la porte !

La légende du thé. — Une pieuse légende chinoise donne au thé une singulière origine.

500 ans avant notre ère, vivait un pieux personnage du nom de Durma.

Touché de l'ignorance des habitants du Céleste-Empire, il entreprit de leur révéler la parole divine ; le saint homme partit pour sa mission sans provisions et se confiant à la protection des dieux.

Un jour, épuisé de fatigue et de faim, il tomba sur le sol et s'endormit. A son réveil, honteux d'avoir faibli et d'avoir un instant cédé à la nature, il s'arracha les sourcils pour se punir et les jeta autour de lui.

Aussitôt, des arbustes gracieux sortirent du sol. Le saint, stupéfait, goûta aux feuilles nées de ses sourcils, ces feuilles lui parurent fort agréables et rendirent la vigueur à son corps et à son esprit.

Et c'est lui qui propagea la plante qui « réjouit sans éniéver. »

Si cette légende est vraie, le thé devrait se donner pour rien au lieu de se vendre... car une plante qui pousse en semant des *sourcils*... doit nécessairement se donner... à l'œil !

Saint Antoine de Padoue.

On écrivait de Lisbonne au *Petit Marseillais*, le 27 juin :

Nous sommes en pleine fête du centenaire du glorieux saint Antoine de Padoue. Ce ne sont que bals, illuminations et feux d'artifice, tantôt sur un point de la ville, tantôt à l'autre extrémité.

Sur la place du Commerce, nous avons eu, lundi, une kermesse nocturne. L'immensité de cette place, ou cinquante mille personnes peuvent tenir fort à l'aise, se prête admirablement aux fêtes de ce genre, malheureusement trop rares ici. Le gaz s'étendait en rampes, éclatait en rosaces, s'enroulait en spirales, contourrait les chapiteaux, couronnait le faite des bâtiments. Et puis des guirlandes de fleurs partout et des drapeaux par centaines, et des tentures de velours rouge à toutes les fenêtres. Mettez là une véritable cohue humaine, de la musique et du bruit, et vous admettez bien que saint Antoine doit être content.

Il est si aimé, ici, du peuple ! C'est que, pour lui, saint Antoine, c'est l'ami bon enfant, le protecteur céleste dont on réclame des miracles aux moments difficiles. C'est surtout le patron complaisant auquel s'adressent les jeunes filles pour trouver un mari ou déjouer la séduction d'une rivale.

Les fêtes se prolongeront encore plusieurs jours en l'honneur du saint. Le désir d'y assister tourne toutes les têtes du royaume.

C'en est à ce point que, l'autre jour, un petit garçon d'une dizaine d'années, voulant entreprendre sans bourse délier — et pour cause — le voyage de Lisbonne en chemin de fer, est venu, du fond de sa province, accroché au frein automatique, sous une voiture de troisième classe. Il a fait ainsi 205 kilomètres. Il a été découvert à l'arrivée du train en gare de Lisbonne.

Le directeur de la Compagnie n'a pas voulu que le petit garçon fût arrêté. Il s'est empressé d'avertir ses parents, et après lui avoir fait visiter Lisbonne, il l'a renvoyé dans son village.

Vous mesurerez par là l'attrait invincible qu'exercent les fêtes actuelles sur l'imagination du populaire.

Masculin et féminin.

Je demandais l'autre jour à une amie :

— Pourquoi le mot *tyran* n'a-t-il pas de féminin, le mot *ange* non plus, tandis que le mot *diable* en possède un.

Après avoir réfléchi un moment, mon amie me répondit :

— *Tyran* ne saurait appartenir qu'au genre masculin, et on pourrait lui adjoindre le mot *grognon* ; les deux ensemble formeraient une couronne propre à être placée sur la tête de la plupart des maris. Eux seuls sont capables de dire : « Tu feras un bon diner, » ce qui signifie :

« Tu apprêteras les mets que je préfère. Tu t'habilleras convenablement, » ce qui explique qu'ils se trouvent dans le cas d'avoir besoin de nous pour être relevés un peu.

Ce sont aussi ces messieurs qui saisissent toutes les occasions de nous rappler qu'une femme qui prend sa tâche au sérieux ne doit rien voir de plus beau que de garder le logis et les enfants, surtout lorsque ces messieurs ont décidé une partie de plaisir avec quelques maris-garçons appartenant à la même catégorie qu'eux.

Diable a un féminin et c'est justice ; pourquoi ne serait-il pas permis aux femmes de l'être comme les autres gens, lorsqu'elles sont poussées à bout ? L'essentiel, quand elles ne peuvent faire autrement que de se montrer méchantes, c'est qu'elles le soient franchement et non par détours et par ruses, ce qui pourrait faire penser d'elles ce que Molière disait dans l'*Ecole des femmes* :

Des dragons de vertus, des honnêtes diables.

Quant au mot *ange*, notre langue ne lui a point donné de féminin, parce qu'aucune contestation ne pouvait s'élever sur son emploi ; on n'aurait jamais l'idée de traiter un homme d'ange, ce serait trop ridicule. Par contre, rien ne semble plus naturel que d'entendre les poètes et les amoureux adresser leurs vers et leurs soupirs aux anges de beauté et de bonté, aux anges de douceur, aux anges à la voix tendre, etc.

Alors je répondis à mon amie dont les explications m'avaient satisfaite :

« S'il est un peu contrariant d'avoir de notre côté le féminin de ce vilain mot *diable* que chacun déteste, nous n'avons pas à porter le poids de celui de *tyran* qui reste la spécialité du sexe fort ; et ce qui rend notre victoire complète c'est que tout masculin qu'il paraisse, le mot *ange* nous appartient exclusivement et personne ne saurait nous l'enlever. Qui pourrait y songer, du reste, il nous convient si bien ! »

(Une lectrice du Conteur).

Ciliã dào papagâi.

N'ia rein de têt po eimbéguina son mondo quand on sè vâo férè accordâ cein qu'on ne sè tsailè pas dè vo bailli, què d'avâi on pou dè boutafrou, prâo malice et pas trâo dè conceince.

On gaillâ qu'avâi on papagâi qu'eimbétâvè et qu'einsordellâvè ti lè vesins pè lo boucan que fasâi tant que lo dzo étâi long, dévessâi remoâ à tot momeint po cein que nion ne lo volliâvè avâi po locatéro, rappoo à cé tsancro d'osé, kâ cein ne botsivè pas du lo matin tant qu'âo né.

On dzo qu'on lâi avâi bailli son condzi po la fin dào mâi, sè mette à tsertsi on outra tsambra, et coumeint ne volliâvè